SMITHSONIAN
LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

LE BLANC ET LE NOIR

CURIOSITÉS CONGOLAISES

PAR

G.-D. PÉRIER

Editions de
L'ESSOR COLONIAL
26-30, Rempart Kipdorp
ANVERS

Prix : fr. 1.50

19
4
22
AA

LE BLANC ET LE NOIR

CURIOSITÉS CONGOLAISES

PAR

G.-D. PÉRIER

Editions de
L'ESSOR COLONIAL
26-30, Rempart Kipdorp
ANVERS

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

PROSES A GILLES LUIJCK, contes 1 vol. in-18 . . . . épuisé
(L'Edition Artistique, Verviers-Paris)

LE RÔLE DE LA LITTERATURE COLONIALE, 1 tract. . . épuisé
(Revue économique et coloniale, Bruxelles)

MOUKANDA, choix de lectures sur le Congo et quelques régions voisines. Abondamment illustré. Broché Fr. 4.50
Relié Fr. 10.—
(J. Lebègue et C°, Office de Publicité, Bruxelles)

BATOUALA ET LA LITTERATURE COLONIALE, ... épuisé
(tirés à part de "Notre Colonie" Bruxelles)

PROMENADES, 1 tract. (Collection "Exil", Bruxelles) . Fr. 2.00

LES CONTES, CE SONT LES AUTRES, 1 vol. . . . . Fr. 6.00
(La Renaissance d'Occident, Bruxelles)

A PARAÎTRE:

LE BLANC ET LE NOIR. (Nouvelle série)

LA COLONISATION PITTORESQUE

RAYON D'ART NEGRE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE 1 A 25,
DONT CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE.

A monsieur Carlos Selvagem
hommage distingué
G. Périer

PREFACE

Des curiosités congolaises se mêlent à notre vie. Pas une n'est inutile et combien proposent une leçon attrayante !...

En octobre 1920, à propos d'une enquête visant à la création de bourses de voyages destinées aux artistes désireux de se rendre dans la Colonie, le Ministère des Sciences et des Arts, n'hésitait pas à affirmer :

« Le meilleur ouvrage littéraire que notre Congo ait inspiré est l'œuvre d'un Suisse... Cette constatation ne laisse pas d'être un peu humiliante pour nous. Comme la France, la Belgique se devrait d'avoir une littérature coloniale, et, dans notre empire africain, ce n'est pas la matière qui manque. »

Il nous semble connaître ce livre à la fois ironique et romanesque auquel faisait allusion notre Département des Lettres. Il porte ce titre amusant : « Des gorilles, des nains et même... des hommes. »

Octave Maus, le perspicace animateur du mouvement esthétique belge écrivit en tête, une courte préface. C'est peut-être la dernière page tracée de la main du critique d'art trop tôt disparu. Lui, qui avait aimé et favorisé les tentatives audacieuses devina l'intérêt plus aigu qui allait s'attacher à notre colonie et pénétrer notre sensibilité par le côté pittoresque et humain. Nos artistes ont ressenti l'émotion nouvelle. Elle a guidé plus d'un d'entre eux. Il

serait donc exagéré de prétendre que l'étranger nous ait montré la voie.

Sans doute sa littérature a fait quelque place aux ouvrages relatifs à notre Congo. Un amateur danois a écrit, à notre avis, des romans congolais qui, par la substance et la forme, dépassent de beaucoup la plupart des œuvres du même genre. Plus d'un mériterait d'être traduit en français comme tous l'ont été en allemand.

L'Allemagne n'ignore point le rôle éducatif de la littérature coloniale. Sous une couverture rouge, illustrée de masques et de fétiches, circulent outre-Rhin bien des histoires exotiques. Le thème de quelques-unes transporte dans notre domaine africain. Les écoliers y peuvent puiser de suffisants prétextes à leurs rêves d'explorateurs. Nous avons rencontré ailleurs de petits bouquins d'un format facile et d'aspect aguichant qui invitaient aux voyages vers le Congo. Un marchand des quatre saisons vendait l'an dernier dans les rues de Florence les « Memorie di un esploratore. Al Congo » de Mr. Cipolla.

Excellemment édité dans la collection des « bréviaires intellectuels », recouvert de cuir, ce joli recueil populaire coûtait une ou deux lires. Irons-nous citer les nombreuses « novels » anglo-saxonnes où maints voyageurs signalèrent les charmes du Congo?

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier qu'une littérature coloniale se développe également en Belgique. « Le Feu dans la Brousse », « Bass-Bassina-Boulou », « Sous les Manguiers en Fleurs », tant de contes et nouvelles publiés à peu de mois d'intervalle en témoignent. Quelques-uns de nos meilleurs écrivains alimentent leur imagination de pensées suggérées par des événements, des paysages, des objets d'art congolais. Utilisons cet état d'esprit. Aucune force ne se doit perdre.

A ce sujet, la belle revue littéraire anglaise « The London Mercury » souligne le rôle utile de l'écrivain dans les entreprises coloniales. Prenant prétexte de l'exploration du mont Everest, le périodique de Londres regrette qu'un élément précieux soit fréquemment négligé dans ces sortes d'expéditions. «Ceux qui les organisent, écrit-elle, ne manquent pas de se procurer à grands frais le plus souvent, les meilleurs spécialistes dans chaque matière, les savants, géographes, géologues, minéralogistes, le médecin, les photographes, voire l'opérateur de cinématographe. Il n'en est qu'un qu'ils oublient obstinément : c'est l'écrivain à qui incombe la charge difficile entre toutes, de raconter pour des milliers de lecteurs présents et futurs, l'expédition. Et cependant sans lui, on peut dire que celle-ci est d'avance mort-née. Elle a eu beau accumuler les tours de force et les prouesses, avoir reculé jusqu'à d'invraisemblables limites, les preuves de l'énergie et de l'intelligence humaines, tous ces exploits sont à peu près comme s'ils n'étaient pas. Il manque l'homme capable de les fixer pour toujours en des pages qui défieront le temps. »

De telles considérations ne sont pas inopportunes au seuil de cette brochure où l'auteur essaya de noter l'attrait et la signification de quelques curiosités coloniales. Cette publication inaugure la série de petits volumes que « l'Essor Colonial » se propose de mettre en vente à prix réduit. Nous espérons qu'ils obtiendront le succès que les collections coloniales de l'espèce ont recueilli chez nos voisins.

LES EDITEURS.

Curios et Curieux

Depuis quelques années, l'Afrique a gagné à sa cause, non plus les économistes, mais les érudits, les collectionneurs et les artistes. Chose digne de remarque, le soleil tropical n'est pas même nécessaire pour susciter, parmi ces gens d'études, plutôt casaniers, le mirage enchanteur. Quelques fétiches suffisent à alimenter leur enthousiasme. Ils y ont découvert des beautés que ne soupçonne pas encore le profane. Des sources d'inspiration se révèlent sous l'architecture sobre et prenante de certaines figurines du Congo.

Je viens d'avoir la bonne fortune de rencontrer un esthéticien français qui leur doit, me confie-t-il, des joies profondes. Mon compagnon de quelques journées n'est ni un snob, ni un dadaïste subversif, mais un quinquagénaire pondéré, encore que parisien très averti. Ce n'est pas un simple flâneur amusé de toutes choses, mais un intellectuel d'un grand savoir. On lui doit un ouvrage recherché, écrit en collaboration avec le conservateur d'un important musée, sur l'Art Nègre. Il connaît les principaux possesseurs d'objets congolais. Il m'étonne par ses informations précises sur une matière qui me passionne depuis fort longtemps. Il me déclare tout de suite : « Je vais vous conduire chez Mr H., Boulevard Lemonnier. Ce colonial possède la plus belle série d'*antiques* nègres que je connaisse. »

Au fait, le salon où nous sommes reçus, réunit des sculptures centre-africaines somptueusement patinées et de lignes vraiment classiques. Sur la cheminée, une suite de

« bronzes » forme le « clou » de cette collection rare. Et ces « bronzes » ne sont pourtant que des têtes de bois admirablement façonnées. L'une d'entre elles passerait aisément pour le portrait de la reine Isabeau. Entre ses doigts prudents, mon guide tourne et retourne la gracieuse image pour la contempler sous les angles variés de la lumière. D'autres œuvres, autour de nous, aguichent le regard. Ce sont des vases, des coffrets, un lit indigène, un tam-tam, où se reconnaît, stylisée, la forme d'une main, signe distinctif de la tribu des Baluba. Notre hôte nous raconte l'histoire de ses trouvailles. Elle constitue le film vivant d'un voyage artistique dans la brousse congolaise.

Après avoir quitté l'explorateur, mon compagnon m'affirme que des marchands américains et français lui ont offert de fortes sommes pour ses bibelots africains. « Deux de ces marchands, ajoute-t-il, habitent aux environs de l'avenue Louise. Je compte leur rendre visite. » J'apprends ainsi que les « curios » africains trouvent de nombreux amateurs et alimentent des échanges fréquents. Un marché aux fétiches rassemble les connaisseurs belges et étrangers (surtout étrangers) chez un antiquaire anversois. Ces détails justifient, chez nous, la création de la société « Les Amis de l'art congolais ». Le but de celle-ci est d'abord de signaler l'intérêt des ouvrages d'art de notre Colonie. Elle tâchera, en organisant des expositions, d'éveiller et d'entretenir le goût pour ces ouvrages artistiques. Elle engagera nos compatriotes à acquérir les belles pièces, afin d'empêcher qu'elles ne quittent notre pays. Il ne faut plus dédaigner les statuettes indigènes. Elles pourraient remplacer bien des horreurs de plâtre ou de zinc bronzé, dont s'encombrent nos étagères. En elles, parlent et la religion et la sensibilité des Noirs. Elles complètent les relations des voyageurs. Leur gravité hiératique in-

cite à la méditation qu'appelle le mystère. Ces figurines ne sont-elles point parentes des sphinx égyptiens? Elles proposent aussi un peu de l'énigme qu'à travers les siècles, l'Afrique offrit à l'inquiétude septentrionale.

Or, comme nous atteignons le haut de la rue de la Madeleine, l'écrivain mélanophile avise un magasin de curiosités. De loin, il aperçoit, parmi des magots informes, la grave attitude d'un dieu nègre.

— Savez-vous ce que disait Delacroix ? Quand on se trouve devant une œuvre d'art, il faut que de loin, avant d'en deviner le sujet, on soit déjà charmé soit par la couleur, soit par la ligne.

Presque toujours, la puissance architectonique des sculptures nègres s'annonce à distance et ne déçoit pas de près. De combien d'œuvres de la statuaire moderne en pourrait-on dire autant ?

Il serait naïf de prétendre plus longtemps que l'Afrique Centrale n'a point de monuments. Ces témoins de l'histoire existent, pour ce continent, comme pour le nôtre. Sachons les interroger et les comprendre.

Un jeune explorateur

Cette histoire pourrait commencer comme celles que les grand'mères contaient, jadis, aux enfants sages.

Il était une fois...

Pourtant il ne s'agit point d'une fable du temps passé. Ce n'est même pas le récit d'aventures comparables à celles d' « Un Capitaine de Quinze Ans ». La petite histoire que je veux conter est simplement vraie. Il me semble trouver en elle un peu du charme des meilleures pages de Robinson Suisse. Et que n'y ajoute pas la vérité ? Si je préparais mon fils à la carrière coloniale, je la lui répéterais volontiers. Au lieu de lui parler des traitements gradués du fonctionnaire, qui est une façon d'éveiller des instincts de lucre, de montrer la colonisation comme un moyen de gagner de l'argent, d'éteindre les aspirations désintéressées, je causerais avec lui du Guy Wernham.

Ce garçon de seize ans, dont le visage conserve encore les traits indécis de l'enfance, est le fils d'un savant du Musée de South Kensington, à Londres. Chargé d'une mission botanique, M. Wernham préparait un voyage au Cameroun lorsque la maladie est venue renverser ses projets, empêcher l'achèvement de travaux de toute une vie. Guy aussitôt a voulu remplacer son père, dont il avait suivi, dès l'âge le plus tendre, les études et les expériences. Il s'est embarqué seul. Il a traversé déjà la brousse africaine, accompagné simplement de quelques porteurs noirs. Son arrivée au poste, où l'attendait un ingénieur agricole, n'a pas manqué de surprendre les indigènes. Ils ont entouré le

gamin qu'ils ne pouvaient croire si jeune. On a dit aux « boys » : « Voici un vrai boy ! » Naïvement, le jeune naturaliste, signale ainsi à sa sœur, qui est sa confidente, les moindres faits de son voyage.

Les regards pénétrants de la jeunesse ne laissent guère échapper ce qui mérite d'être retenu. Ils s'arrêtent particulièrement sur l'habileté des artisans indigènes. Les écoles industrielles attirent l'attention de l'écolier de la veille, devenu l'explorateur d'aujourd'hui. Il note qu'on y fabrique excellemment toute espèce de choses, depuis des bureaux jusqu'à des coquetiers gracieux. Les sculpteurs d'ivoire qui façonnent des objets dignes de joailliers reçoivent sa visite et il ne se détourne ni des tisserands, ni des savetiers. Les métiers où se retrouve l'origine des mécanismes les plus perfectionnés rattachent l'exilé à la civilisation. Dans les occupations manuelles, les races adoptent les mêmes attitudes. Combien de celles-ci indiquent l'émouvante similitude qui unit mystérieusement entre eux les hommes les plus éloignés. On croit avoir tourné le dos à la civilisation et elle attend, même sous une apparente sauvagerie, l'observateur sympathique...

A Bitye, le botaniste imberbe est accueilli par le spécialiste qui guidera ses recherches dans le monde des plantes. La maison de briques rouges, où Guy prend ses quartiers rappelle la demeure familiale. Il se réjouit d'avoir aperçu, dans la bibliothèque, un ouvrage de son père. Le site l'enchante. Il s'exclame : « On a beaucoup exagéré au sujet du climat d'Afrique. Je n'en suis pas incommodé et me porte à ravir ! »

A courir les sentiers interminables, Master Wernham s'est mis en tête d'organiser la télégraphie sans fil. Il veut rester en contact avec ses maîtres, écouter leurs avis en pleine savane s'il le faut pour l'exactitude de ses investi-

gations. Il n'est pas impossible qu'il réussisse. Son passé, car il a déjà un passé, renseigne à cet égard. Quand il était encore en Angleterre, cet audacieux petit écolier correspondait avec sa sœur d'un côté de la table à l'autre en frappant du couteau ou de la fourchette selon les rythmes de l'alphabet Morse. N'est-ce pas dire que Guy Wernham est de l'étoffe, dont se font les inventeurs, pour lesquels rien n'est impossible ?

La randonnée de cet explorateur de seize ans à travers l'Afrique n'est pas à son terme. Elle nous réserve peut-être encore quelques curieux épisodes. Mais, dès à présent, ce que nous en connaissons, renferme une jolie leçon de piété filiale et de précoce énergie.

Sous le signe de la Douleur

Je n'aime pas les livres de médecine, mais bien ceux qu'écrivent parfois les médecins. Je dis parfois, car, en général, ils écrivent peu pour le profane. Nous voyons tant de misères et physiques et morales, me disait l'un d'eux, que si nous nous mettions à les conter, on n'y croirait pas. On nous taxerait d'avoir l'imagination fertile comme de simples romanciers. La clientèle se défie instinctivement de cette espèce.

Cette boutade n'a pas fait passer mon goût pour ces sortes d'ouvrages. J'avoue même, en le regrettant, n'y point rencontrer souvent la folle du logis. Ils sont précis, pleins de faits utiles, et leur sécheresse, résultat des disciplines scientifiques, laisse apparaître toute la vérité à qui il ne faut pas d'artifices pour plaire. Elle a un style bien à elle et qui passe tous les autres. Voilà ce que je pensais en découvrant la traduction anglaise, qui vient de paraître, du journal d'un docteur alsacien. Il est intitulé « A l'orée de la forêt vierge. Expériences et observations d'un docteur en Afrique Equatoriale. » (1)

Dès la première page, je suis pris. Il ne s'agit pourtant pas d'aventures extraordinaires. C'est la confession sincère d'un homme cultivé qui a entendu un appel. L'appel de la Muse? Non, celui de l'Afrique.

— Pour s'enrichir?

(1) On the Edge of the Primeval Forest, Albert Schweitzer, translated by Ch. Th. Campion.

— Comme vous êtes pressé. Ne faites pas injure à un homme que vous n'avez pas entendu. Ecoutez-le :

J'ai abandonné ma place de professeur à l'Université de Strasbourg, mes travaux littéraires, mes joies de musicien, mon orgue, pour me rendre comme médecin en Afrique Equatoriale. Pourquoi? Parce que j'avais lu les misères physiques dont souffraient les Noirs dans la forêt vierge. Des missionnaires m'en avaient parlé. Plus je réfléchissais à cette situation, plus il me paraissait singulier que nous, Européens, nous préoccupions à peine de cette grande tâche humanitaire s'offrant à nous dans les pays lointains. La parabole du « Mauvais Riche » me semblait écrite pour les hommes d'aujourd'hui. Nous sommes les riches. Grâce aux progrès de la science médicale, nous possédons tant de ressources pour vaincre la souffrance et la maladie. Ces incalculables avantages font de nous de nouveaux riches. Cependant, là-bas, dans les colonies, attend le pauvre Lazare, le peuple noir, qui souffre de tant de maux comme nous, non, bien plus que nous, parce qu'il ne possède aucun moyen de les combattre. Et, si le Mauvais Riche pêcha contre le malheur accroupi sur son seuil, nous pêchons contre le pauvre, assis devant notre porte.

Alors commence le récit d'un voyage vers la côte occidentale d'Afrique et l'installation du médecin au bord de la sylve équatoriale. Sa modeste demeure s'élève au milieu de palmiers, d'orangers et de citronniers. Bientôt, s'organisera à côté, un hôpital pour indigènes dont les frais ne dépasseront pas quinze mille francs par an. Le clinicien n'aura d'autres aides que sa femme et un nègre intelligent. Pourtant les patients sont nombreux. Ils arrivent fréquemment de loin, de villages situés à plusieurs journées de

marche. Tous ne peuvent pas être examinés le même jour. Ils attendent patiemment leur tour, s'étant munis de provisions. Le docteur accomplit des opérations chirurgicales. Le plus souvent, il traite des hernies étranglées. Chose curieuse, cet accident se produit chez les habitants du Centre de l'Afrique plus souvent que chez nous. Combien d'indigènes sont morts dans des tortures atroces faute d'avoir été opérés à temps. Et le bon docteur se réjouit d'être là maintenant. « Comment décrire mes impressions quand un pauvre diable m'est amené dans cet état? Je suis la seule personne, à des centaines de lieues à la ronde, qui puisse le soulager et je sais qu'après l'opération il s'exclamera : Je ne souffre plus!... je n'ai plus mal! J'attends ce réveil. Le soleil africain traverse les caféiers et s'insinue dans la hutte sombre. Le Blanc et le Noir sont assis l'un près de l'autre. Ils se tiennent la main. Ils comprennent tous deux à présent, par expérience, que tous les hommes sont frères. Que je désirerais voir arriver ici mes généreux amis d'Europe pour qu'ils vivent une heure pareille ! »

Je voudrais suivre pas à pas ces notes écrites au jour le jour. Elles contiennent à côté d'informations pratiques relatives à l'hygiène et à la main-d'œuvre noire, de pénétrantes considérations sur la vie du médecin colonial. Mais je ne puis m'étendre. Aussi bien, la fin du livre en résume l'esprit. Notre civilisation, conclut l'auteur, a une grande dette à liquider, vis-à-vis des races de couleur. Ce n'est pas à notre gré, que nous pouvons leur offrir des avantages, mais par devoir. Ce devoir d'humanité, le Gouvernement seul n'est pas en mesure de le remplir. On sait que de grandes puissances coloniales ne trouvent pas suffisamment de docteurs... Il faut donc que la Société et ses membres, individuellement, prennent part à la tâche

humanitaire. Nous devons avoir des médecins se rendant, sous leur propre impulsion, chez les peuples de couleur. Et ils doivent être prêts à supporter tout ce dont les privera l'éloignement du pays et de la civilisation. De science personnelle, je puis affirmer qu'ils trouveront, en échange de ce renoncement, d'amples récompenses dans le bien dont ils seront les dispensateurs de chaque jour.

Quelle noble profession de foi pour ceux qui s'enrôlent sous le signe de la Douleur !

Contes

Comme la plupart des coloniaux, il parle peu. Cependant, depuis qu'il a vu mes fétiches, il devient plus expansif. Il aime la brousse et connaît bien les indigènes. Il a vécu dix ans parmi eux comme recruteur de main-d'œuvre pour les mines et les autres entreprises industrielles du Katanga. On dirait que mes statuettes de bois le rassurent au sujet de mes préjugés. On a chacun les siens pour juger ceux des autres. Sans doute, ceux de mon visiteur et les miens concordent-ils ! Quoi qu'il en soit, le colonial parle des Noirs avec sympathie.

— En Afrique, dit-il, il n'y a point de veuves qui ne soient pas secourues, ni d'orphelins abandonnés.

J'aime à entendre confirmer par un homme d'expérience, cette observation déjà lue dans certains ouvrages. Je mets volontiers mon hôte sur le chapitre de l'amour filial chez les Nègres, de cette affection incessante des mères pour leurs enfants et que ceux-ci rendent à celles dont ils n'oublient jamais le dévouement.

— A ce propos, laissez-moi vous traduire une fable de là-bas. Il y en a tant et de si jolies.

Combien de fois dans l'ennui des five-o'clocks obligatoires ai-je pensé : Si Peau d'Ane m'était conté... Aussi je me montre tout de suite attentif. Derrière ses rondes lunettes cerclées d'écaille, le recruteur a l'air d'une mère-grand.

— Il y avait une fois (bien des histoires nègres commencent comme les nôtres, explique-t-il) une femme qui n'avait pas d'enfant. Elle alla trouver le sorcier qui lui de-

manda : « Que me veux-tu? » — « Je voudrais avoir un petit enfant», répondit la femme et l'homme se mit à lui parler ainsi : « Va, et quand tu rencontreras un petit animal, tu ne te détourneras pas, mais tu le prendras dans tes bras. » La femme se rendit chez sa sœur. Précisément devant la hutte, d'innocentes créatures jouaient dans la boue. Une d'entre elles s'approcha de la femme qui s'en écarta et la repoussa en criant: «Va-t-en car tu vas me salir ». La mère vint qui emporta le petit être et le débarbouilla soigneusement. L'autre femme attendit en vain toute une année après l'enfant qu'elle espérait toujours. Déçue, elle s'en retourna chez le féticheur et lui demanda: « Où est donc le petit que j'attendais? » Le sage médecin du corps et de l'âme lui répondit: « N'as-tu pas vu le petit animal dont je t'avais parlé?» — «Non», rétorqua la femme. Mais l'homme aussitôt ajouta: «Si, tu l'as vu, mais tu ne l'as pas pris dans tes bras. » Et la femme encore de répondre: «Je n'en ai pas vu, te dis-je». «Ecoute, reprit le conseiller, tu es allée chez ta sœur. De tout petits enfants jouaient dans la boue. Tu n'y pris pas garde et tu repoussas même le moins propre. C'est la mère, celle-là, qui malgré l'ordure, l'a emporté contre elle, le pressant avec amour. Femme, tu n'auras point d'enfant. Seules, celles qui les aiment en ont». Et la femme s'éloigna, abandonnant tout espoir d'être mère.

— A la vérité, votre conte n'a rien de sauvage.

— Tous les contes des «sauvages» sont, comme celui-ci, pleins de poésie, sinon de tendresse. Les Congolais ne sont pas des barbares. Ceux qui connaissent leurs fables l'ont dit avant moi: «Ce sont des hommes et leurs façons de penser, si curieusement exprimées dans leurs récits, peuvent amuser et instruire d'autres hommes, nous-mêmes.»

Je regarde ce Blanc revenu des Tropiques. Ses yeux, à la cornée jaunie, filtrent une flamme claire et douce. Ils regardent comme ceux des enfants prêts à interroger et, comme ceux des enfants, ils voient tant de choses que nous ne reconnaissons plus.

Ce rude recruteur répète encore d'autres fables. Je me dis «C'est un rêveur» puis je me souviens de tant d'autres voyageurs qui avaient retenu si peu de chose de l'Afrique, de cette Afrique dont on n'entend pas la voix. Combien m'avaient déclaré: «C'est incroyable comme les Nègres bavardent. Sur le bateau, derrière la hutte, le soir, ce sont d'interminables conversations. On se demande ce qu'ils peuvent se raconter ainsi continuellement.» Que n'avaient-ils prêté une oreille exercée aux propos de leurs boys!

Ils n'ont ni livres, ni journaux, les Noirs. Ce ramage, ce sont les traditions et les nouvelles, le poème et le roman. Quels enseignements pour qui consent parfois à l'écouter. Mon rêveur l'a compris. Il connaît admirablement plusieurs dialectes indigènes. En me quittant, il m'offre la grammaire pratique d'un idiome parlé entre Sakania et Elisabethville. Cette méthode, dont il est l'auteur, a été imprimée par des apprentis de couleur au moyen d'un matériel médiocre. Telle quelle je me réjouis de la posséder. Elle est remplie de mots harmonieux. C'est comme une introduction à la littérature merveilleuse des Nègres.

Des mots...

Des mots ! Des mots ! disait d'un air dédaigneux cet homme grave qui n'en comprenait plus la poésie. Il se condamnait lui-même puisque son métier était de remplir des feuilles et des feuilles pro patria dans un bureau où il avait le contentieux. Il ne les comprenait plus que rangés en formules, sous la forme de clichés. Un « intellectuel » de cette sorte est difficile à tromper, prétendait Remy de Gourmont qui ajoutait « à défaut de mémoire, il a de l'instinct et on ne le ferait pas coucher avec une phrase qui ne se serait pas prostituée à plusieurs générations de grimauds.» Des bonshommes de l'espèce sont légion. Comme ils estiment avoir accompli un effort suffisant en cataloguant les « poncifs » de leur langue maternelle, bien fol qui décidera ces sourds éloquents à apprendre un autre idiome. Cela ne les empêchera point de juger ceux qui le parlent et de les appeler « barbares ».

Ah ! mon ami le recruteur, comme j'apprécie votre silencieuse sagesse, vous qui êtes devenu grammairien dans la brousse. Vous n'êtes cependant pas un touriste de salon équipé de pied en cap d'accessoires inutiles. On vous a rencontré l'an dernier à plus de trois journées de marche de Bukama. Trois porteurs noirs vous accompagnaient, c'est-à-dire tout juste le personnel strictement indispensable pour transporter vos bagages. Dieu sait si ceux-ci étaient lourds! En dehors d'un lit de camp et d'une caisse de provisions, ils comprenaient peut-être bien encore quelques couleurs, un carnet et un livre. Votre dur

métier vous a rendu indifférent au confort qui retarde les déplacements. Vous voyagez sans tente et vous dormez, à la belle étoile, sous la protection d'une simple moustiquaire. Mais, «practical man», ayant réduit à la plus simple expression votre garde-robe, vous n'avez jamais songé à vous débarrasser de votre bouquin, de vos pinceaux, ni de ce calepin, qui s'est multiplié et dont vous me parliez comme d'un « compte en banque ». Ses feuillets pourtant ne sont couverts que de mots. Des mots, des mots !...

Mais les mots sont les médailles de l'histoire, disiez-vous en reprenant l'aphorisme célèbre. En notant les conversations de mes porteurs, je m'instruis et m'enrichis d'expérience. Ces mots indigènes m'apprennent bien mieux l'histoire du Congo que n'importe quel manuel savant. Il faut aussi convenir qu'entre les autochtones et le pays existent des rapports, dont seule la langue nous peut indiquer l'intérêt. Rappelez-vous quel profit, tira Livingstone ou Burton, de la connaissance des dialectes bantous. Que de choses dans une épithète, pensait le premier de ces explorateurs! Il avait décélé la lâcheté d'un cruel marchand d'esclaves dans le surnom que lui avaient donné les Nègres. Ceux-ci l'appelaient « Matakenya », qui signifie « tremblant comme la feuille sous l'orage ». On sait que Livingstone respecta toujours les noms donnés par les indigènes aux montagnes et aux cours d'eau de leur pays, sachant quelle indication précise l'observateur y pourrait retrouver. Il ne dérogea qu'une seule fois à cette règle en dénommant l'admirable cataracte du Zambèse, chute Victoria, en l'honneur de la Reine d'Angleterre.

Pour comprendre l'âme d'un peuple et la signification du décor où elle s'exprime, il faut entendre sa langue, la révélation de chacun des vocables qui la composent. Afin

de rendre toute l'agilité fraîche d'un ruisseau d'Afrique. il a suffi à Courouble de traduire, pour nous, le nom de la rivière, « Tukaya », *celle qui court sous les feuilles.*

Et ce sont les habitudes, les usages pittoresques des Congolais qui se dépeignent sous le moindre substantif ! « Kilindo », en dialecte Lala-Lamba, signale la femme ou l'enfant qui chasse les oiseaux dans les champs au temps où le sorgho mûrit. C'est un trait d'industrie locale que le mot « Kuengula » enseigne, car il veut dire enlever la graisse qui surnage dans la fabrication de l'huile de ricin. Est-ce pas tout un portrait que suggère le verbe « pardonner », puisque « Kuikumbata » c'est l'action de se croiser les bras sur la poitrine, les mains aux épaules et la tête penchée en signe de regret ? Rien que le mot « Kukanda » vous expliquera un peu de médecine indigène. Il signifie en effet, laver une partie du corps à l'eau chaude en massant. C'est le remède employé par les Nègres en cas de contusion. Que d'autres leçons, les mots nous proposent encore ! Mais il ne faut point se contenter de baragouiner du kiswahéli ou du lingala pour s'imaginer connaître une langue indigène. A se limiter au vocabulaire des gosses d'un village, on s'expose à recevoir cette réponse que fit un chef noir à un missionnaire essayant de l'instruire : « Mon père, tu as sans doute appris la langue des enfants ; quand tu connaîtras celle des hommes, tu reviendras convaincre les hommes. »

Le petit-nègre c'est le jargon des Blancs, mais non la langue harmonieuse des Noirs que Mme Desbordes-Valmore comparaît au chant des oiseaux.

Pour le douanier de Matadi

Jean Léonard s'embarquait pour la première fois il y a quelque douze ans. Il était long et maigre. Jehan Rictus, Fil-de-Fer! — il se serait glissé dans votre peau. Jusqu'alors, son métier de sculpteur sur bois l'avait mêlé aux artistes. Il hantait volontiers les jeunes écrivains du «Thyrse». Puis, on ne sait comment, une balle avait blessé ce calme garçon à la main, l'obligeant à chercher d'autres occupations. Son mutisme le désignait aux solitudes tropicales. Ses rêveries dans les musées, ses lectures le munissaient de suffisants souvenirs, de compagnons fidèles, qui rétabliraient le contact, quand Jean le voudrait, avec les points sonores de la civilisation. On l'envoya quelque part aux environs de Pweto, à l'extrême frontière du Katanga. A peine installé, le poste brûlait, l'incendie anéantissant livres et archives. Il fallut trimer dur pour rétablir l'échange des courriers et surveiller la frontière. Un blanc, tout seul, sans manuel de palabres et sans culture intellectuelle aurait sombré dans la neurasthénie. Heureusement, notre homme avait les ressources de son imagination, de ses lectures, de sa sensibilité. Il rétablit la station qui devint un centre actif. Après un premier terme, il revint en Belgique, puis repartit avec sa femme et son fils. Monté en grade, Jean Léonard était employé à la gare d'Elisabethville. Son épouse, Anglaise de naissance, s'évertuait à resserrer les liens entre la colonie britannique et la population belge. Le ménage vivait heureux. Pendant la guerre, les Léonard placèrent leur enfant

dans un collège de l'Afrique du Sud où étudiaient les fils de Botha et ceux d'industriels du Rand. Vraiment, Jean Léonard avait façonné le premier noyau d'une vraie famille katanganaise. Dans cette province méridionale de notre Congo il se sentait chez lui; sa femme et son fils y retrouvaient une patrie adaptée à leurs origines mixtes.

Après son travail à la douane, le fonctionnaire reprenait le ciseau du sculpteur. Il décora d'ornements gracieux le fronton du cinéma de la ville. Un peu d'art intéresse le passant, l'éloigne du terre à terre de la journée, fait refleurir la petite fleur bleue. On savait gré à l'artiste anonyme de cette façade attrayante parmi la monotonie des bâtisses officielles. Léonard, conduit à la bibliothèque par ses goûts, y était resté pour réassortir les collections romanesques.

Le rayon de la littérature n'offrait que des ouvrages de Dumas, de Sand, de Lamartine, etc. Tout un assortiment de volumes, peut-être bien choisis, mais dont les auteurs étaient morts depuis plus d'un quart de siècle. A voir les bouquins, on se disait que les lecteurs étaient d'une autre époque ou retardaient joliment. Le bibliothécaire amateur, les remit à la page, fit entrer dans la petite agglomération coloniale les idées du jour, les formes de penser actuelles de l'Europe, les tendances nouvelles de l'art. Jean Léonard ne tirait pas vanité de son rôle. On l'ignorait d'ailleurs et on aurait bien surpris les habitants en leur montrant dans ce douanier silencieux, l'auteur de ces ornements qui réjouissaient leurs regards ou le monsieur qui apportait chez eux les nouveautés intellectuelles comme à Paris ou à Bruxelles. Mais Jean Léonard n'était qu'un agent des douanes et quelque jour, on lui fit descendre tout le fleuve. Il a perdu le bénéfice d'une carrière passée dans une région qu'il avait fini par aimer comme sa seconde patrie.

On a rompu les attaches que sa femme, par son origine britannique, avait si heureusement nouées avec les familles anglaises. L'embryon d'une souche katanganaise qui allait pousser des rameaux solides est détruit. Affaibli déjà par un long séjour sous le ciel d'Afrique, Léonard souffre doublement de ce déplacement. Fin de terme, il n'est plus à l'âge où l'on s'acclimate dans une nouvelle contrée. Matadi, où il réside à présent est un endroit étranger pour lui. Sa santé est altérée. Une gastrite le livre aux fièvres. On sait que dans ce coin rocheux du Congo, les légumes frais sont rares. Cette privation ajoute aux difficultés contre lesquelles doit s'armer le ménage déraciné. Le rêve d'être citoyen du Katanga et d'y pouvoir organiser un véritable home katanganais, comme il existe des foyers boers dans le Veld et des homesteads sud-africains au Cap, s'est douloureusement dissipé. Dans sa nouvelle résidence, où le soleil tape ferme, Léonard lutte courageusement. Il s'occupe à l'entrepôt, où il ne souffle un peu que lorsque l'Inspecteur a besoin de ses ouvriers noirs. Ceux-ci pour travailler au pier, où le sol chauffe furieusement, sont obligés de se mettre des sacs aux pieds. La besogne ne relâche qu'à six heures, quand tombe le crépuscule. Il nous faut alors, écrit Jean Léonard, grimper vers notre maison située à soixante mètres de hauteur. Nous sommes rendus quand nous atteignons son seuil. A quoi songer encore, si ce n'est à s'allonger tout nu sous sa moustiquaire. On ne dira jamais assez la peine des humbles douaniers au port de Matadi...

On ne l'ignore pas ici et bientôt leur situation s'améliorera. Si c'est vrai, faites Seigneur... du Gouvernement, que Léonard, le douanier de Matadi, retourne au Katanga!

Souvenirs...

On se lasse quelquefois d'écrire aux amis d'Afrique. On a tort. Mais il y a tant d'excuses à cette négligence. La réponse vous arrive si longtemps après la lettre envoyée à l'absent. L'hiver a pu succéder à l'automne, l'indifférence à l'enthousiasme. De part et d'autre, les circonstances, la santé, l'humeur souvent ont varié. Il suffit d'un accès de fièvre pour exacerber une déception. Si, à ce moment, le cœur se confie au papier qui partira demain pour la Belgique, on dépasse la mesure. Les feuillets s'ajoutent aux feuillets. C'est la désolation de la désolation. Et voilà le message embarqué, qui tant de jours après éveillera d'autres inquiétudes, suscitera des démarches devenues maintes fois inopportunes. Le temps a passé, ramenant le ciel serein. Un peu ridicule semblera alors la missive où le correspondant charitable s'efforcera à des consolations inutiles. Les larmes qu'elles voulaient sécher, depuis deux lunes, se sont heureusement évaporées.

Ces considérations surgissent fréquemment quand on échange des correspondances lointaines. Un pli inattendu, arrivé par le courrier français en avance quelque peu sur le nôtre m'y ramène. Ces nouvelles sont adressées par le douanier de Matadi que le soleil tourmente moins. Pour un peu il chanterait ses louanges. Il se félicite de l'aménagement du nouvel entrepôt. Il y a bien encore de 30 à 36° à l'ombre, mais dans les bureaux la température est supportable.

La ville blanche escaladant le roc, fait songer à Madère...

C'est presque la phrase par laquelle le colonial salue la résidence où déjà les habitudes l'enracinent. Le foyer s'est reconstitué doucement, allègrement...

J'ai pendu les photos, écrit-il, comme des œuvres d'art à la cimaise. On ignore la valeur de ces cartons que l'exil chaque jour rend plus précieux. Pas un agent qui ne leur jette un regard attendri quand il quitte sa maison, quand il les retrouve au retour. Je me souviens... Je n'ai pas encore raconté cette anecdote. Elle remonte d'un passé solitaire, de mes primes années d'Afrique passées loin des miens. J'habitais un chimbèque sur la frontière... Vraiment, je n'ai senti la solitude que le soir où ma hutte de pisé a pris feu. Je n'y étais pas seul. Il y avait tous mes portraits de famille. C'était une société affectueuse, indispensable, une sauvegarde morale. Evidemment les flammes au premier coup dévorèrent les légères images que je croyais éternelles. Je les croyais ainsi car il me semblait pouvoir, si je venais à les perdre, les reconstituer par la ferveur de mes souvenirs. Je me suis aperçu tout de suite qu'il nous faut un dessin, des lignes concrètes pour retracer, dans notre mémoire, un visage aimé dans le halo des heures vécues auprès de lui. L'autographe ne remplace point le moindre daguerréotype et la mode attendrissante qu'il conserve scrupuleusement. Comme je me suis senti abandonné sans mes photographies! Avait-on pensé, au pays, à cette perte douloureuse? J'y avais fait allusion dans ma lettre annonçant l'incendie. J'allais sans aucun doute recevoir les cartes-album qui devaient remplacer celles dissipées dans la cendre. Eh, bien non ! A Bruxelles, mes sœurs s'étaient immédiatement préoccupées à réassortir mes ustensiles de ménage, à me renvoyer un approvision-

nement copieux. On penserait plus tard à se faire photographier !

Aussi quel fut mon désappointement! Je ne le confesse-fais jamais si d'autres, comme moi, n'avaient montré leur soin jaloux autour des visages de la patrie. J'attendais avec impatience le courrier. Le premier ne m'apporta rien de ce que je souhaitais. J'ouvris les caisses expédiées par le second. Six longs mois avaient été nécessaires pour qu'elles atteignissent mon poste éloigné. Comment allais-je revoir les chers miens? Il y avait en moi un effacement des choses européennes. Dans le cadre des palmiers et des bananiers, je voulais des présences connues. J'aurais donné gros pour admirer le grand col blanc de mon fils... Cette fois encore, on avait oublié les portraits. Ah, mon cher ! je vis rouge... ou plutôt chocolat, car je saisis une lourde tablette de Menier que je lançai de dépit contre la cloison reconstruite de ma cabane. Quelqu'un m'observait. Mon boy. Il ne comprenait pas que pour moi ces douceurs alimentaires ne remplaceraient jamais les photos détruites. J'appris, plus tard, qu'il allait racontant aux alentours :

— Le Blanc pour manger chocolat, pierre-chocolat d'abord briser elle contre le mur.

Comme tout est affaire d'interprêtation! J'en ris à présent que mes portraits sont déployés en éventail devant moi. Ils emplissent mon home de souvenirs animés. Ils m'incitent à croire qu'on n'est pas plus mal à Matadi qu'ailleurs. Il fait beau dehors. Des fois, on voudrait pourtant que le soleil eût noyé ses enfants dans le fleuve, comme on dit dans la fable indigène. Une jolie fable. Je te la réciterais bien, mais l'« Asie », qui emportera cette épistole, doit lever l'ancre tout à l'heure...

Eléphants

Nous étions quelques-uns réunis dans ce studio très simple de la rue Neuve où, sur la cheminée, un fétiche des Bena-Lulua a remplacé la « Belle Inconnue » trop connue. Le peintre B., dont la femme a révélé la pittoresque musique de Strawinsky, lisait le dernier numéro de la « Bulawayo Chronicle ». Il se tient volontiers au courant des nouvelles du pays où il « prospecta », il y a quelques années, non pour découvrir des mines, mais des œuvres d'art. Il se montre très fier d'une collection de statuettes nègres et d'une bibliothèque d'ouvrages exclusivement consacrés au folklore bantou. Il répète qu'au point de vue artistique aussi bien qu'au point de vue économique l'avenir se trouve au cœur du continent noir. Un article du journal rhodésien qu'il parcourt tout à coup l'arrête :

— Voyez, s'écrie le peintre exotique, on annonce une nouvelle découverte d'or... The Golden North ! Là-bas aux sources du Nil. Et savez-vous qui dirige la troupe des chercheurs de métal jaune ? Un de mes anciens compagnons. Il porte presque le même nom qu'un chirurgien distingué de notre ville. Je crois qu'il est Belge et lui se prétend Australien ou Rhodésien. Je le retrouve tout entier dans cette note qu'il a envoyée à la presse du Sud. C'est son flair de chasseur de gros gibier, plutôt que l'amour fiévreux de l'or, qui perce dans son message... « There is good shooting : elephants, rhinos and giraffes abound ». Comme c'est lui et comme son cœur devait bat-

tre en apercevant le premier troupeau d'éléphants. Il y en avait trois cent, écrit-il plus loin, plein de lyrisme.

— Mais l'or ? interrompt un poète moderniste et pratique comme le sont la plupart des chantres de la jeune école. Délimitez-nous donc le *placer* plus exactement, que nous y courrions.

— Ah, mon ami, quelles préoccupations peu romantiques. Je crois mon camarade africain plus poète que tant d'autres. Les inventeurs de la brousse ressemblent fort à nos inventeurs d'Europe, ils s'emballent sur un indice, comme le rêveur suit la trace des fées, acceptent toutes les avanies, supportent toutes les fatigues. la soif, la faim, la fièvre. Puis, quand ils ont « reconnu » le filon précieux, ils cèdent le terrain que d'autres exploiteront et comme presque tous les inventeurs, disparaissent à la poursuite d'une nouvelle illusion ou meurent dans la misère. Mon homme, quand je l'ai rencontré pour la première fois, battait la forèt de l'Ituri, sur la piste des éléphants. Il me racontait ses joies de chasseur. Connaissez-vous ce livre de Bronsart von Schellendorff, qui vécut de longues années dans les solitudes congolaises et raconta la vie des animaux sauvages ? C'est aussi beau que les histoires de la Jungle. Eh bien, j'ai vécu intensément ces récits de Kipling ou de Bronsart, où l'homme est le personnage accessoire. J'ai observé, dans un paysage de préhistoire, ces bêtes majestueuses dont mon ami connaissait si curieusement les mœurs. Ce sont bien les vrais empereurs de la nature et l'on comprend que les Romains aient emprunté le mot punique « Kaisar » (éléphant) pour désigner leurs chefs, ne trouvant point dans leur langue d'image plus solennelle.

Et voilà l'artiste lancé dans ses souvenirs de caravanier. Les vieux mâles, portant de lourdes pointes d'ivoire,

s'écartent, errent seuls. Ils sont trop sages pour exposer leur peau parmi une foule ignorante. J'en ai connu un, de ces graves philosophes qui passait cependant de longues heures près de certaines femelles. Il avait choisi un sanctuaire bien abrité sous les longues herbes. Mais ces rendez-vous sont rares. On dirait qu'ils connaissent la valeur de leurs défenses. Ils fuient au premier signe de danger. Les proboscidiens ont pourtant un sentiment de sociabilité accusé. Ils n'abandonnent point l'animal blessé. J'ai assisté un jour à un spectacle touchant. Attiré par un grand bruit, j'aperçus dans la rivière un vieil éléphant flanqué et suivi de près de deux ou trois femelles qui semblaient soutenir l'ancien. A coup sûr, il souffrait et ses compagnes l'assistaient...On a pu dire que l'éléphant mourait debout. Je n'en ai jamais vu s'étendre et ils dorment sur leurs pieds. Aussi bien, leur sommeil est de courte durée. Il faut les observer de bien près pour s'apercevoir qu'ils ferment l'œil. Une chose m'a toujours fort étonné : c'est la foule indigène qui se presse autour de l'éléphant abattu. On se demande d'où sortent tous ces gens, dont on ne soupçonnait même pas l'existence quelques minutes auparavant. J'aurais à vous raconter bien d'autres traits ; ces conciliabules d'êtres gigantesques sous la lune, leurs réunions dévastatrices dans les bananeraies, leurs salles de danse dans la sylve, la tendresse de la mère éléphant pour son « toto », la marche silencieuse de ces grands animaux. Ils se dissimulent si bien. Ils ont l'air alors de s'avancer sur la pointe des pieds. Je décrirai quelque jour leur fine intelligence.

L'artiste hindou qui nous charme par ses dessins gracieux, se sert d'un poil d'éléphant pour les tracer. Le saviez-vous ?...

Le fétiche inspirateur

A-t-on ri de ce fétiche baluba, grave et impudique, qui, ornait le coin de mon bureau ! L'idole jamais ne s'est lassée des sarcasmes. Les moqueurs, par contre, ont pris un air de gravité devant elle qui semble désormais sourire. Une initiation mystérieuse a peut-être opéré ce changement. Il se manifeste au-delà de ma chambre, dans la ville et parmi les passants. Inutile de souligner le succès de ce poète français réputé venant nous parler de la littérature nègre. Un public mondain et artiste l'écoutait attentivement dans une salle de librairie où ne se vendent que des ouvrages de luxe. L'attention prouvait le plaisir de l'auditoire à écouter des chants de la brousse. Bien des assistants, sinon tous, se distinguaient des badauds ou des snobs que seule la promesse d'un spectacle bizarre attire. Des lettrés, des amateurs avertis, des coloniaux, des gens préparés de quelque façon voulaient à cette occasion, compléter des recherches, satisfaire un goût d'expansion intellectuelle. Cette réunion témoignait de l'existence d'une certaine sensibilité coloniale. Comme dans les intérieurs hollandais ou anglais, des objets façonnés par des indigènes d'outre-mer se mêlent aux souvenirs familiaux, la pensée des poètes anonymes de l'Afrique s'unissait à celle des Blancs en ce local artistique.

A la sortie je rencontre M. Franz Hellens, l'auteur de « Bass-Bassina-Boulou », ce roman d'un fétiche congolais, qui compte plus de deux cent-cinquante pages d'un texte serré. Que de veilles représentent semblable œuvre d'imagination !

— Mais au fait demandé-je au poète, est-ce bien un livre d'imagination pure? Il y a des passages qu'un ethnographe seul aurait pu écrire.

— Je ne suis jamais allé au Congo. Sans doute, j'ai compulsé deux ou trois volumes spéciaux ; trois, au maximum.

— Mais alors ?

— Vous connaissez le beau fétiche que je possède. Il constitue à vrai dire, l'unique document sérieux. Ce morceau de sculpture nègre forme le héros de mon livre et celui-ci tout entier a été inspiré de celui-là. A force de regarder, d'admirer, de scruter la statuette, je crois avoir évoqué non pas un milieu géographiquement défini et des personnages connus, mais l'atmosphère odorante, colorée, jargonnante où s'expriment les types caractéristiques du Centre africain, sorciers, femmes, chefs et le chien.

Un écrivain de chez nous vient donc d'animer un petit dieu nègre, taillé dans un bloc de manguier. Pour écrire ses mémoires, il s'est promené de longs jours dans un rêve exotique ; se transportant au bord du fleuve, visitant des huttes de sorciers, prenant part aux danses, écoutant les fables, épiant les habitudes locales, dérobant au village noir son secret. De ce voyage imaginaire, l'auteur nous rapporte une attachante histoire plus profonde ,plus près de la vérité humaine que tant d'études savantes sur les populations primitives de notre Congo. Dans cette fantaisie de Bass-Bassina-Boulou, les conversations intérieures que les prétendus sauvages connaissent comme les civilisés, le murmure de l'âme noire, prennent un ton réel. Une interpénétration agit. Le lecteur captivé suit les avatars du fétiche auquel il croit adresser les paroles de son créateur :

« Toi, Bass-Bassina-Boulou, tu es le maître de l'univers. Ecoute-moi. Parce que tes yeux sont grands, parce qu'ils ne se ferment jamais, comme les yeux du lynx, tu verras toutes les choses que les hommes ne peuvent voir. Parce que ton nez est droit et coupé comme la trompe du tapir, tu sentiras les odeurs qui trahissent le mal caché et la vertu timide. Parce que tes oreilles sont larges comme les oreilles de l'éléphant et taillées en demi-cercles réguliers, tu entendras les bruits insoupçonnés qui vibrent dans la substance de la terre, de l'air et des arbres, et les voix cachées de la conscience. Parce que ta bouche est courte et serrée, pareille à la fente du coquillage, et parce que je l'ai brûlée avec le fer rouge, tu goûteras les nourritures subtiles que les hommes ne peuvent goûter. Parce que ta mâchoire inférieure est avancée, tu seras constant et volontaire. Parce que ton visage est composé de quatre courbes et de deux angles, tu seras maître de l'harmonie du bien et du mal. Parce que... »

Il faudrait reproduire l'incantation lyrique du féticheur pour marquer la signification de l'icône africaine. Il suffit de songer qu'inspirée par celle-ci, un poète a écrit un livre entier, d'une substance singulièrement attachante.

Il y a bien des leçons à tirer des images nègres. Aujourd'hui, un romancier nous montre, à travers, les conceptions probables des Noirs. Demain, nos décorateurs en copieront les ornementations sobres, mais cependant inattendues et suggestives.

Ainsi les motifs pittoresques de la colonie, de ses arts, éveillent des correspondances sympathiques et fructueuses au cœur de la métropole. Que le fétiche baluba en soit loué !

Kirongozi

— Kirongozi ! Kirongozi ! Ce n'est pas le chant du coq, m'écrit-on du Congo, néanmoins ce vocable harmonieux a réveillé Stanleyville ce dimanche d'avril. Il s'agit d'un journal, dont le premier numéro vient de paraître. Pour les bibliophiles, c'est une pièce rare. Songez donc, l'exemplaire princeps du premier journal congolais. Kirongozi, son titre, signifie « le capita », « le guide de la caravane ». Cette feuille rédigée en kiswahili s'appellerait chez nous. « L'Informateur », par exemple. De fait, notre gazette nègre prétend informer les Noirs des nouvelles de la Province Orientale et du Katanga. L'innovation est excellente. On la voudrait voir suivie dans d'autres districts. Bien sûr, quelques publications rédigées dans les principaux dialectes aideront à répandre l'instruction. Le cas échéant, ils serviront à combattre l'influence néfaste de certains pamphlets étrangers colportés sous le manteau. En lisant sa feuille hebdomadaire ou mensuelle, l'indigène acquerra des notions utiles de toute nature. Que de renseignements pratiques sur l'hygiène ou l'agriculture, peuvent être répandus par ce moyen ! Regardez le « Kirongozi » que je vous envoie. Il vous en dira plus long que tous mes commentaires...

Je parcours les quatre pages grand in-quarto du petit journal nègre. Sa manchette est illustrée du portrait casqué du Roi Albert et de la photographie de la Reine Elisabeth. Le prix du numéro est de vingt centimes. Un bref article de fond expose sans doute le programme de la rédac-

tion. Suivent alors quelques lignes biographiques sur la famille royale. Une leçon de langue kiswahili permet de connaître quelques règles de prononciation. Enfin, « Kirongozi » reproduit un conte indigène, bien significatif dans sa substance et dans son allure. Au fait, je le recopie pour les amateurs :

LE VOLEUR ET LE SOULIER

Il y avait un homme qui conduisait sa brebis. Chemin faisant, il vit un soulier et se dit : « Ce soulier est tout seul, il ne peut donc pas servir. »

L'homme continua son chemin durant une demi-heure et vit alors le deuxième soulier, qui était semblable à celui qu'il avait rencontré d'abord. Il se dit : Je lierai ma brebis ici, afin d'apporter celui que j'ai laissé là-bas dans le chemin. Etant arrivé, il ne le vit plus. Il revint à sa brebis. Il ne vit plus sa brebis ni ce soulier, et constata qu'un voleur avait tout emporté. Il s'en alla chez lui n'ayant plus rien : ni brebis, ni soulier.

Sans doute le charme ni le rythme de l'idiome original n'y sont plus. Mais il reste une analogie avec des fables de chez nous. On ne songe pas tout de suite au chien qui a lâché la proie pour l'ombre. Pourtant n'est-ce point la même leçon morale, qui se dégage de l'amusant récit indigène? Le tour de celui-ci, dans sa rapidité naïve, conserve une saveur imprévue. On s'attend à une conclusion morale comme nous y habitua le bon Lafontaine. Il avait deviné que nous ne l'écouterions que d'une oreille dans une classe bien close, dont les fenêtres chaulées empêcheraient d'apercevoir, et la nature et les animaux, et nos semblables enfin aux prises avec les mille difficultés de la vie ! Le moraliste nous aidait donc à comprendre les histoires par lesquelles il voulait enseigner l'habileté et la prudence nécessaires aux humains. Le conteur nègre, lui, néglige la

leçon, le mot de la fin. Il parle à des gens en contact direct avec la nature, à des chasseurs, à des guerriers, à des enfants vivant en plein air, près des plantes et des bêtes, avertis des embûches et des ruses de la brousse. Chacun d'eux tirera aisément de l'histoire qui lui est contée, une moralité souvent pleine d'attraits. Elle lui rappellera ses propres expériences. Il se retrouvera dans le personnage anonyme dont les mésaventures romancées suscitent son hilarité. D'un apologue de griot, que d'informations animées se peuvent extraire ! C'est de la vraie chronique nègre. Cette partie du journal, à mon sens, mériterait d'être développée. J'aimerais connaître la pensée de quelques poètes noirs modernes, dont la signature serait dévoilée. Toute la littérature de l'Afrique centrale arrivée jusqu'à nous reste pour ainsi dire anonyme. Quand, à de rares endroits du décameron noir, se découvre le nom ou le surnom d'un aède, ce signe humain ajoute à notre émotion. Il y a quelque temps, un artiste français dont l'exposition remporta un vif succès à Kinshasa, publia deux vers du poète congolais Kou-Singa. Une voix d'Afrique se faisait entendre qui charmait. Son thème ressemblait au « Carpe diem » d'Horace. Chaque tribu doit avoir son trouvère, son historiographe. « Kirongozi » nous l'apprendra quelque jour.

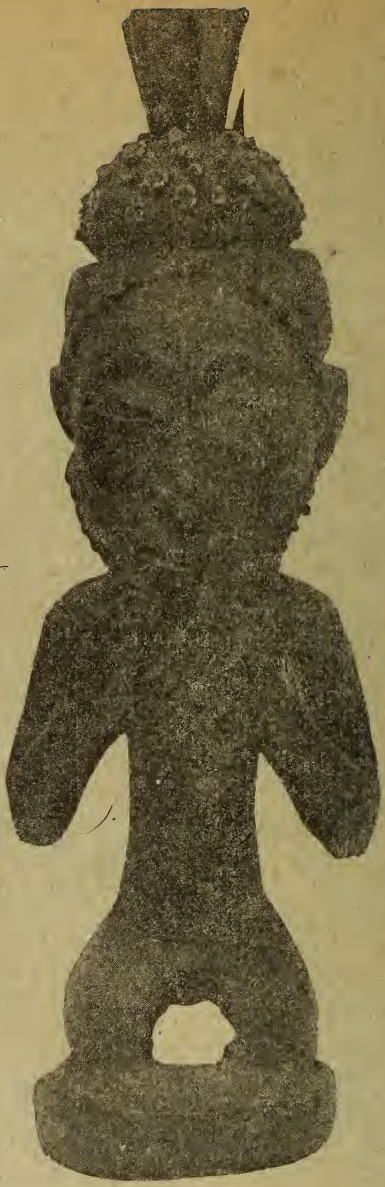
FIN.

TABLE

	PAGES
Préface	3
Curios et Curieux	7
Un jeune explorateur	11
Sous le signe de la Douleur	15
Contes	19
Des Mots	23
Pour le douanier de Matadi	27
Souvenirs	31
Eléphants	35
Le fétiche inspirateur	39
Kirongozi	43

Fin de la Table.

Achevé d'imprimer par
L'IMPRIMERIE DU CENTRE
26, REMPART KIPDORP, ANVERS
le 20 juillet 1922
pour L'ESSOR COLONIAL



ee/f34

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

ICI '87

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00065 1620